

Les fleurs de Youssef

Youssef avait huit ans et des mains pleines de terre, comme si la vie lui poussait entre les doigts. Tous les matins, il sentait encore le parfum envoûtant du jasmin blanc au milieu des trous de bombes. Les odeurs de la terre humide, du zaatar écrasé entre ses doigts et du miel laissé par les abeilles sur les fleurs brisées lui racontaient des histoires plus belles que les murs effondrés autour de lui. On lui disait que la guerre avait tout rasé sur son passage, mais lui voyait déjà de meilleures jardinières pour la saison prochaine. Il disait toujours que certaines graines savaient attendre la pluie, et que leur peuple persécuté aussi devait attendre le prochain ciel dépourvu de missiles, même s'il arrivait dans une semaine, un mois ou une dizaine d'années. On dit que la pivoine ne fleurit qu'après de longues années de silence. Comme si la beauté avait besoin de temps pour apprendre à parler. Youssef comprenait cela mieux que quiconque. Il avait appris à écouter les murmures des pétales, à sentir la patience dans chaque racine qui poussait entre les pierres.

Son père avait cultivé pendant des années de nombreuses fleurs de toutes formes et de toutes odeurs. Il parlait d'Iris de Nazareth, de coquelicots, des fleurs du Jacaranda, et répétait souvent que les hommes pouvaient faire tout le mal possible, mais que les fleurs finissaient toujours par revenir, encore plus belles. Youssef se souvenait de ses mains larges et douces qui caressaient la terre comme on berce un enfant meurtri. Avant, leur jardin était rempli de couleurs, entretenu par la douceur de son père, envié par tout le village, voire tout le pays. Chaque graine était pour lui une promesse, chaque pétale tombé un rappel de la fragilité et de la beauté de la vie. Il montrait à Youssef comment écouter le vent balancer les tiges des Iris, comment sentir la force d'un Jacaranda au milieu de l'été, comment l'odeur du zaatar pouvait réveiller les souvenirs endormis. Même quand les adultes parlaient de peur et de guerre, son père répétait que la terre ne trahissait jamais ceux qui la respectaient, et que les fleurs, comme les enfants, étaient les véritables gardiennes de l'espoir. Il racontait souvent des histoires sur chaque fleur, comme si chacune avait une âme et un passé. Youssef se souvenait des longues soirées à écouter son père inventer des poèmes sur la pluie et le soleil, sur les fleurs qui poussent entre les pierres et sur celles qui s'inclinent seulement pour saluer les étoiles.

C'est seulement maintenant, quelques mois après le 7 octobre 2023, que Youssef comprenait son père. Ils étaient entourés de décombres, de bâtiments détruits, de corps sanglants, de femmes hurlant le nom de leurs enfants, mais l'anémone de Palestine, fragile et fière, regardait le ciel sans baisser ses pétales. Les ruines semblaient dormir dans un silence lourd, mais les fleurs, elles, continuaient de respirer. Alors qu'il observait avec un léger sourire les fleurs restantes de leur jardin, les adultes évitaient le sien. Au fond, ils savaient qu'il n'y a rien de plus douloureux qu'un enfant qui espère.

Sa mère, Amal, infirmière avant le drame, avait rapidement perdu tout espoir après avoir vu leur maison s'effondrer, emportant son mari et ses autres enfants. Elle ne pleurait plus depuis longtemps : ses larmes avaient séché le jour où elle avait tenu le corps inerte de son enfant dans ses bras. On aurait dit qu'elle respirait juste assez pour survivre, évitant volontairement tout ce qui rappelait l'odeur du jardin. Son regard ne cherchait plus le ciel ; il comptait les pierres du mur. Parfois, une fleur naissait entre les ruines. Elle ne souriait pas, mais elle la regardait longuement. Tout le village savait qu'elle portait son chagrin comme on porte un enfant trop grand : avec fatigue, mais sans jamais le poser. Ses mains tremblaient en touchant la poussière, comme si elle craignait d'y retrouver son propre cœur. Mais lorsqu'elle voyait son seul fils planter des graines, elle ne pouvait s'empêcher de penser : « Il faut être un enfant pour croire encore à la terre. »

Youssef ne perdait jamais espoir. Après tout, il était le seul dans le village à voir le verre à moitié plein. C'était comme si on chuchotait aux nouveau-nés à leur sortie du ventre de leur mère que l'espoir leur serait fatal. Depuis les premiers bombardements, il n'avait revu aucun visage rempli d'espoir, pas une seule étincelle dans un regard. Il ne se rappelait plus sa dernière nuit tranquille ni son dernier matin sans explosion. Les adultes appelaient ça « la guerre », lui nommait ces bruits incessants « le grand cri ». Il ne comprenait pas pourquoi le ciel criait si fort. Chaque explosion ressemblait au cri d'une femme, un hurlement poussé par le désespoir, plus puissant encore que celui des bombes, surtout dans le village d'Al-Mughayyir. Il ne comprenait pas pourquoi les murs tombaient, mais savait qu'il fallait rester près du jasmin et prier pour être épargné ce soir. Il voulait revoir les fleurs, sentir encore leurs couleurs. Les fleurs, se répétait-il, n'avaient pas peur du tonnerre. Si elles poussaient encore, le monde n'était pas totalement cassé.

Youssef avait un cœur rempli de fleurs prêtes à éclore sous les prochains rayons de soleil. Un peu de lumière leur suffisait pour grandir. Il y avait assez eu de pluie ces deux dernières années ; il leur fallait seulement quelques rayons pour se transformer en arbre fruitier. Youssef croyait que la guerre finirait quand toutes les fleurs auraient un nom. Il savait que les bombes n'aimaient pas les fleurs, alors il s'efforçait d'en planter encore plus.

Le rire de ses amis s'échappait entre les murs en ruine, comme si le monde n'avait jamais existé autrement. Youssef lançait son cerf-volant bleu, et tous riaient à chaque loop dans le ciel poussiéreux. Parfois, avec ses amis, ils s'inventaient des batailles avec des fleurs comme boucliers et des brindilles comme épées. Les seuls bruits qui faisaient écho dans ce village étaient leurs rires cristallins, capables, pendant une seconde, d'effacer toute douleur. Ils couraient entre les pierres, les mains couvertes de poussière et de pétales, criant des noms imaginaires pour protéger le monde qu'il leur restait.

Chaque matin, Youssef passait entre les ruines comme s'il explorait un jardin secret. Ses doigts fouillaient la poussière, cherchant les petites pousses timides qui avaient osé percer le béton. Il murmurait des mots aux pétales, des secrets que seuls les jasmins et les coquelicots pouvaient comprendre. Même les trous laissés par les bombes semblaient s'incliner devant ses gestes. Les fleurs répondaient par des couleurs plus vives, comme si elles savaient qu'il les protégeait. Il arrosait chaque graine avec soin, comptant les secondes et les gestes, persuadé que la vie se souvenait de lui. Parfois, une pivoine s'ouvrait enfin après des années de silence, et Youssef souriait doucement, comme si le monde lui chuchotait qu'il ne fallait jamais abandonner. Les fleurs, pensait-il, étaient les seules à ne pas avoir peur. Chaque jour, il apprenait d'elles la patience, le courage et la beauté.

Et pourtant, quand le vent secouait les branches mortes ou que la poussière s'infiltrait entre les pierres, Youssef se demandait, les yeux brillants : comment résister ? Comment continuer à croire que le monde pouvait s'embellir, que les fleurs reviendraient, que la paix viendrait un jour ? Il se penchait sur la terre, posait ses mains sur la poussière et murmurait aux graines : « Poussez, s'il vous plaît, pour moi et pour tous ceux qui ont perdu l'espoir ». Dans le silence des ruines, une petite fleur surgissait, comme un miracle fragile mais tenace.

Un soir, alors que les étoiles se reflétaient dans les vitres brisées, le ciel a de nouveau grondé plus fort que jamais. Youssef, près de son jasmin, n'a pas eu le temps de courir. Les pétales se sont inclinés, les branches ont tremblé, et le village a entendu le silence où il y avait toujours eu du rire. Les enfants sont restés figés, les adultes ont fermé

les yeux. Ce matin-là, aucune pousse n'a attendu son souffle, aucun cerf-volant n'a dansé dans le ciel poussiéreux. Les fleurs ont continué de pousser, mais sans lui, et Amal, seule, a serré la terre contre elle en murmurant : « Comment résister ? ».

Chaden Drevet